GIANNA PATRIARCA

LA LANGUE À L'INTÉRIEUR DE MES LANGUES

ON ME DEMANDE SOUVENT QUELLE EST LA LANGUE QUE JE TROUVE LA PLUS FACILE À ÉCRIRE et c'est toujours une question à laquelle je n'arrive pas à répondre avec une réelle conviction. Certes, l'anglais est la langue dans laquelle je suis la plus compétente, la langue dans laquelle on m'a projetée à l'âge de neuf ans, lorsque je suis venue au Canada pour la première fois avec ma mère et ma sœur cadette pour rejoindre mon père qui y avait émigré des années plus tôt. Aujourd'hui, j'ai une demi-douzaine de fois neuf ans et, ayant vécu au Canada pendant toutes ces années, l'anglais est devenu ma langue maternelle et donc celle dans laquelle j'écris le plus souvent. Cependant, l'anglais n'est pas la seule langue qui nourrit les émotions, les pensées et les idées qui surgissent dans mon cœur et dans ma tête. Les sons qui jaillissent lorsque je crée des poèmes proviennent de plusieurs langues.

Les instruments que l'on utilise doivent être en bonne condition, pointus, propres, en bon état de marche, mais le matériel ne prend forme, identité et personnalité qu'au cours de plusieurs tentatives de mise en forme et de révision. Mon anglais est un instrument que je travaille constamment, mais très souvent je découvre que je suis assistée par l'incontestable présence des deux autres langues que j'ai apprises en premier étant enfant dans la campagne d'une petite ville du centre de l'Italie. Ma première langue est le dialecte *ciociaro* de ma ville natale, Ceprano, et si l'on veut être honnête il ne s'agit pas du tout d'un dialecte mais d'une réelle langue parlée dans la région du Lazio où je suis née. L'italien correct moderne, celui qui est utilisé aujourd'hui dans toute l'Italie, je l'ai appris à l'école avant de venir au Canada, durant mes quatre premières années d'éducation.

Ces trois langues, comme toutes les autres choses ordinaires du quotidien, font pleinement partie de ma vie. Dans ma routine quotidienne j'utilise les trois langues sans difficulté, plutôt aisément, comme si elles étaient, et selon moi elles le sont, les différentes parties d'un tout, la trilogie d'une langue.

Le dialecte *ciociaro* est une langue que je parle quotidiennement avec ma mère de 88 ans, ses sœurs et d'autres personnes de sa génération. Le *ciociaro* reste une partie de moi autant que lorsque je l'ai appris il y a toutes ces décennies. J'habite dans un quartier de Toronto connu comme Little Italy et l'italien se donne partout à lire et à entendre : musique, films, publicités, conversations dans les *caffè* et sur les trottoirs. Mes trois langues sont toujours présentes dans mon travail, aussi bien littéralement qu'émotionnellement. J'aime écrire des poèmes dans mon dialecte *ciociaro* car je peux y communiquer un temps différent, sans doute l'innocence de mes expériences enfantines. C'est aussi une langue qui me permet de partager mon travail avec ma mère et avec d'autres personnes de sa génération qui sont encore assoiffées de sonorités de leur jeunesse, de leur temps et de leur histoire.

Je découvre que je suis toujours plus attirée par le besoin et le plaisir d'écrire dans cette langue, peut-être parce que je l'ai vue rapidement disparaître au fur et à mesure que les nouvelles générations ont grandi et ont perdu l'intérêt de la parler. Peut-être parce que c'est une langue spéciale qui me relie aux histoires venant d'un autre siècle que ma mère est capable de partager avec moi. La forme la plus pure de cette langue est encore parlée par certains des premiers immigrants qui ne l'ont pas abandonnée, au fur et à mesure qu'ils vieillissent elle mourra avec eux.

J'aime la langue italienne moderne et ses rythmes, sa sophistication est séduisante et je trouve stimulant d'écrire des poèmes avec sa construction très complexe, même si de ces trois langues je la trouve la plus difficile à maîtriser. J'ai commencé à traduire mes poèmes de l'anglais à l'italien comme exercice, pour voir si j'étais capable de saisir les nuances et les sensibilités de l'original. C'est une expérience très intéressante mais qui souvent ne me convainc pas complètement. Parfois les poèmes naissent dans une sonorité spécifique et ne peuvent pas être chantés sur une autre mélodie. Une berceuse modifiée n'est pas toujours satisfaisante.

Lorsqu'ils sont traduits en anglais, les poèmes originellement écrits en dialecte donnent parfois une qualité enfantine au sentiment, comme si le dialecte permettait d'exprimer, sans embarras ou jugement, l'enfant qui vit encore en nous, mais lorsque le dialecte est traduit en anglais l'innocence semble se dissiper et le sens et l'imaginaire assument une qualité moins intéressante. Il s'agit peut-être d'une faiblesse personnelle ou d'une connexion avec le fait que cette langue est celle de mon enfance et qu'elle en retient de quelque manière ce trait, mais il y a aussi quelque chose de différent à l'œuvre.

C'est dans l'essence du son, dans la cadence et le rythme du dialecte avec ses mots courts, ses voyelles manquantes et les finales consonantiques tranchantes de certaines expressions. L'italien correct, avec ses mots bien plus étendus et sa cadence musicale prolongée, offre l'expérience contraire. Il possède une élégance qui n'est pas toujours facile à atteindre en traduisant de l'anglais, mais je trouve qu'il est moins vulnérable qu'un poème écrit en dialecte. Il s'agit bien sûr d'une découverte purement personnelle et je ne peux souligner à quel point ce peut être différent pour d'autres écrivains.

Traduire en italien les poèmes que j'ai écrits en anglais présente une myriade de défis. L'anglais est une langue qui ne se permet pas facilement une évasion dans l'inutile et quand cela arrive les poèmes peuvent devenir prolixes, fleuris, verbeux et didactiques. Trouver le mot exact, l'expression ou la métaphore la plus efficace pour une traduction appropriée vers l'italien est souvent une question de volonté, car en anglais je suis capable d'écrire de façon plus concise, succincte, avec plus d'assurance et lorsque je travaille sur la traduction vers l'italien de mes écrits, les poèmes peuvent assumer parfois une personnalité plus royale, l'italien correct ayant un son de qualité splendide, noble. Je pense toujours que l'italien est une langue faite pour être parlée par les princes plutôt que par les indigents, contrairement à l'accessibilité du dialecte (qui n'a aucune prétention) l'italien correct peut souvent montrer une qualité assimilable à un statut privilégié. Je me sens suffisamment sûre pour accorder à la traduction la liberté de radoter un peu, car la langue italienne semble laisser de l'espace pour ce faire. Ou peut-être que mes compétences et mon bagage de traductrice sont moins impressionnants et pointus que ce que je suppose et que je déraisonne. Mais là aussi, quel fou ne s'est jamais réfugié dans son repaire personnel d'incompréhension totale et d'illusion. Il se pourrait très bien que ce soit seulement la ruse ou le fantasme du son qui danse et chante en maintes langues et que nous devrions simplement prendre plaisir à la communication, au mouvement et nous réjouir, réjouir, réjouir.

Ce qui suit est un poème que j'ai écrit dans les trois langues à l'intérieur de ma langue.

Rituzza

figlia bedda
sempre cu sta

penna in manu
st'occhi cusì`
granni
cercanu
lu veru.
quann a femmena
tien a penna manu
u munn si schianta
pensa cha idda e`
pazza.

Rita

beautiful daughter
always
a pen in hand
these great big
eyes
search for
truth.
when a woman holds
a pen in hand
the world is frightened
thinks she's
gone
mad.

Rita

bella figlia
sempre con la penna
in mano
questi occhi così grandi
che cercano
il vero
quando una donna
tiene la penna in mano
il mondo ha paura
pensa ch'è diventata
matta¹.

Ce poème a été écrit dans une interprétation personnelle d'un dialecte sicilien après avoir vu un film intitulé La Siciliana, portant sur l'histoire vraie de Rita Atri, une adolescente sicilienne dont la jeune vie, vécue en un monde de crimes, d'ignorance et de superstition, prit fin tragiquement. Elle contribua à amener devant la justice plusieurs chefs de la mafia en 1992 à l'aide de son ami Paolo Borsellino. Sa vie et son courage ont inspiré ce poème².

GIANNA PATRIARCA

---

¹ Nous donnons ici la traduction en français: *Rita*. Belle fille/toujours avec son stylo/dans la main/ces yeux si grands/qui cherchent/le vrai/quand une femme/tient le stylo dans la main/le monde a peur/il pense qu'elle est devenue/folle.

² Traduit de l'anglais par Martina Della Casa.